Un nouveau paradigme écologique pour une sociologie post-abondance

A New Ecological Paradigm for Post-Exuberant Sociology

William R. Catton Jr. † et Riley E. Dunlap

Traducteur : Marc Rubio et Jean-François Nominé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11461>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11461

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 125-152

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

William R. Catton Jr. † et Riley E. Dunlap, « Un nouveau paradigme écologique pour une sociologie post-abondance », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 10 avril 2020, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11461> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11461>

WILLIAM R. CATTON JR. †
Washington State University
US-99164

RILEY E. DUNLAP
Washington State University
US-99164
riley.dunlap@okstate.edu

Traduit de l'américain par Marc Rubio et Jean-François Nominé
Institut de l'information scientifique et technique
Centre national de la recherche scientifique
F-54500

UN NOUVEAU PARADIGME ÉCOLOGIQUE POUR UNE SOCIOLOGIE POST-ABONDANCE

Résumé. — La sociologie s'est développée dans le contexte d'une vision occidentale dominante du monde (DWW) extrêmement anthropocentrique, selon laquelle les humains seraient séparés du reste de la nature et considéreraient l'abondance des ressources, la croissance et le progrès comme allant de soi. La sociologie a adopté cette vision du monde optimiste et y a ajouté des caractéristiques disciplinaires spécifiques – notamment l'énoncé d'Émile Durkheim selon lequel les faits sociaux ne devaient pas être expliqués par des facteurs psychologiques, biologiques ou environnementaux – ce qui l'a d'autant plus encouragée à ignorer l'environnement biophysique. Au cours de la moitié du ^{xx}^e siècle, la sociologie a reposé sur un paradigme disciplinaire qui voyait les sociétés modernes industrialisées comme « exemptées » des contraintes écologiques. En raison du paradigme de l'exemptionnalisme humain (HEP), l'appréhension par la sociologie de la signification sociale des preuves croissantes de la pollution, de la pénurie des ressources et des autres problèmes écologiques a été lente. Cependant, la reconnaissance croissante de ces problèmes a stimulé le champ de la sociologie de l'environnement et une reconnaissance graduelle de la dépendance des sociétés modernes à l'écosystème, donnant un essor à un nouveau paradigme écologique (NEP). Les hypothèses fondant la DWW, le HEP et le NEP sont d'abord présentées, les relations entre la distinction HEP-NEP et les clivages sociologiques traditionnels comme ordre *versus* conflit sont ensuite discutées de manière à démontrer l'utilité du NEP dans une ère de croissance des contraintes écologiques.

Mots clés. — paradigme, vision occidentale dominante du monde, paradigme de l'exemptionnalisme humain, nouveau paradigme écologique, sociologie de l'environnement

Le changement des conditions écologiques auquel sont confrontées les sociétés humaines remet sérieusement en question la sociologie, car cette discipline s'est développée à une époque où les êtres humains semblaient affranchis des contraintes écologiques¹. Les traditions et postulats de la discipline qui ont évolué au cours de la période de forte croissance ont insufflé à la sociologie une vision du monde ou un paradigme qui entrave la reconnaissance de l'importance sociétale des réalités écologiques actuelles. Par conséquent, la sociologie a besoin d'une transformation essentielle de son paradigme disciplinaire. Le présent article vise à expliquer avec clarté le « paradigme de l'exemptionnalisme humain » qui est implicite dans la pensée sociologique traditionnelle et à développer une alternative appelée le « nouveau paradigme écologique » qui peut mieux servir le domaine dans un âge de post-abondance.

Nous commencerons par retracer brièvement les fondements historiques de la pensée « exemptionnaliste » en observant d'abord ses origines dans les traditions culturelles occidentales puis les facteurs disciplinaires uniques qui l'ont renforcée dans le cadre de la sociologie. Par la suite, nous décrirons la nature du changement des conditions écologiques auquel font face les sociétés humaines qui exigent une réorientation substantielle des sociologues autant que des autres acteurs. Puis, nous passerons à une explication du paradigme écologique émergent en montrant comment il semble affecter les enquêtes sociologiques. Enfin, la distinction entre ce nouveau paradigme écologique et le paradigme exemptionnaliste traditionnel sera comparée à d'autres clivages théoriques plus courants au sein de la sociologie. Cette comparaison illustrera l'importance du nouveau clivage paradigmatique.

La vision occidentale dominante du monde

Pour comprendre le défi auquel est actuellement confrontée la sociologie, il est essentiel de savoir à quel point la pensée sociologique a été influencée par une vision du monde – rendue de plus en plus obsolète par les changements récents – qui prévaut depuis longtemps dans la culture occidentale. Cette culture occidentale est marquée par une forte tradition anthropocentrique qui considère les êtres humains comme distincts, voire au-dessus, du reste de la nature (White, 1967). L'accumulation des connaissances scientifiques et le pouvoir croissant des technologies ont transformé cet anthropomorphisme ancien en arrogance moderne vis-à-vis de la nature (Ehrenfeld, 1978 ; Sessions, 1974), en même temps que l'expansion européenne dans le Nouveau Monde y a ajouté un fort sentiment d'optimisme.

¹ Le présent texte est issu de la traduction de l'américain avec l'autorisation et la collaboration de Riley E. Dunlap de l'article : Catton W. R. Jr., Dunlap R. E., 1980, « A New Ecological Paradigm for Post-Exuberant Sociology », *American Behavioral Scientist*, 24, pp. 15-47. Nous remercions vivement Riley E. Dunlap pour sa disponibilité, ainsi que Marc Rubio et Jean-François Nominé pour leur travail de traduction et pour les recherches documentaires menées pour trouver des équivalents français à des termes et concepts inscrits dans la sociologie états-unienne.

D'importantes répercussions culturelles sont survenues lorsque les Européens ont pu accéder à un surplus de capacité de charge² dans l'autre hémisphère. À l'époque où Christophe Colomb entreprend la traversée qui doit révéler l'existence de nouveaux territoires, chaque Européen dispose de près de 10 hectares sur son continent. Une fois les Européens établis sur de nouveaux continents et après avoir commencé à les exploiter, chacun dispose soudainement d'environ 50 hectares (Webb, 1952). En utilisant cette mesure approximative, on constate que la capacité de charge a été multipliée par cinq. Les possibilités semblent illimitées. En conséquence, le nombre d'Européens et l'étendue de leur « périmètre » abondent (selon le vocabulaire utilisé par les écologistes). Les 400 ans de prospérité économique décrits par Walter P. Webb (*ibid.*) sont un exemple humain de « l'âge d'abondance » qui peut survenir pour la population de toute espèce lorsqu'elle parvient à une forte augmentation de la capacité de charge. Dans cette situation, il n'est pas surprenant que se soit développée une foi optimiste dans le « progrès ».

L'abondance si caractéristique de cet âge imprègne le développement des traditions, valeurs et attentes américaines (Potter, 1954) – d'autant que c'est en Amérique qu'elle est la plus marquée. Toutefois, c'est seulement en intensité que la foi dans le progrès et l'optimisme américains diffèrent de ceux des autres nations qui prennent part à la « révolution industrielle ». Cette dernière, alimentée à la fois par les ressources du Nouveau Monde et les nouvelles technologies fournissant l'accès aux réserves apparemment vastes de la Terre en combustibles fossiles, crée dans tout le monde occidental une abondance inédite au regard de son échelle.

Alors que le commerce et la diffusion culturelle se développent dans les nations, presque tous les pays industrialisés en viennent à partager une vision optimiste du monde engendrant une attente de progrès perpétuel et une attitude prodigue envers la nature. Kenneth E. F. Watt et ses collaborateurs (1977 : 13) considèrent la « technoculture » du monde industrialisé comme « un paradigme qui transcende l'identité nationale et l'idéologie politique », tandis que Dennis C. Pirages (1978 : 260-261) pointe un « paradigme social dominant » partagé par les nations industrielles et Willis Harman (1979) un « paradigme de l'ère industrielle ».

Nous préférons adopter le point de vue de John N. Black (1970 : 19-28) qui parle d'une « vision occidentale dominante du monde ». Quoique ce concept de « vision du monde » soit imprécis et son histoire plus complexe que ce que nous avons pu suggérer (voir Passmore, 1974 : chap. 2 ; Sessions, 1974), il existe un très large consensus sur ses principes fondamentaux (Black, 1970 : chap. 2 ; Ehrenfeld, 1978 : chap. 1 ; Watt *et al.*, 1977 : chap. 2 ; White, 1967) de sorte que, même si toute

² Pour une forme de vie donnée, la capacité de charge d'un environnement désigne la quantité de cette forme de vie qu'il peut supporter indéfiniment. Lorsque la capacité de charge dépasse la quantité de forme de vie présente dans l'environnement, le surplus peut avoir de profondes répercussions, favorisant la croissance de la population, l'amélioration de la qualité de vie ou les deux. Il devrait être évident qu'un déficit de capacité de charge aurait des effets contraires et tout aussi importants. Concernant les définitions et la discussion sur les concepts connexes, voir W. R. Catton (1980).

liste est quelque peu arbitraire, nous pensons que la vision occidentale dominante du monde peut être représentée par les quatre croyances suivantes :

1. les gens sont fondamentalement différents de toutes les autres créatures qu'ils dominent sur la Terre ;
2. les gens sont maîtres de leur destin ; ils peuvent choisir leurs objectifs et apprendre à faire le nécessaire pour les atteindre ;
3. le monde est si vaste qu'il fournit des possibilités illimitées aux êtres humains ;
4. l'histoire de l'humanité est celle du progrès ; à chaque problème, sa solution, ainsi le besoin du progrès ne cessera-t-il jamais.

Parce que cet ensemble anthropocentrique et optimiste de croyances est si ouvertement non écologique, il est remis en cause par des expériences récentes tenant compte de l'évolution des conditions de vie et plusieurs auteurs (par exemple, Harman, 1979 ; Pirages, 1978 ; Watt *et al.*, 1977) ont commencé à appeler à sa révision pour permettre à l'humanité de s'adapter au changement des conditions auquel elle fait maintenant face.

Les traditions disciplinaires en sociologie

Il n'est pas surprenant que la sociologie, qui s'est développée en Europe au ^{xix}^e siècle et a prospéré en Amérique au ^{xx}^e, reflète l'anthropocentrisme optimiste de la vision occidentale dominante du monde – car les activités scientifiques sont souvent influencées par le milieu socioculturel dans lequel elles prennent place (Merton, 1968 : 510-542). Ainsi peut-on trouver une version quelque peu sophistiquée de l'anthropocentrisme dans la large adhésion des sociologues à ce que Samuel Z. Klausner (1971 : 11) a appelé « l'exceptionnalisme humain » ou « la croyance en une discontinuité évolutive entre l'homme comme créateur de symboles et les autres créatures biologiques » (voir également Burch, 1971 : 14-20). De même, une foi optimiste dans le progrès social a constitué une part honorable de l'héritage de ces chercheurs en occupant une place particulièrement importante dans l'œuvre du fondateur de la discipline, Auguste Comte (Timasheff, 1967 : 20-21, 27-29).

En outre, certains facteurs caractéristiques de la sociologie ont aussi contribué à l'adoption par celle-ci d'un ensemble de postulats préjudiciables à l'écologie concernant les sociétés humaines. Afin d'établir leur nouvelle discipline, les fondateurs de la sociologie – tant en Europe qu'en Amérique – ont affirmé avec force la singularité de son objet d'étude et de ses perspectives. Chez Émile Durkheim (1895 : chap. I), l'idée maîtresse de « la réalité objective des faits sociaux », tels les normes, groupes et institutions, a été de première importance et ce dernier les considère comme irréductibles aux propriétés psychologiques des individus concernés (voir aussi Ritzer, 1975 : 25-26). Comme Nicholas S. Timasheff (1967 : 313-314) l'a constaté dans

son analyse de la sociologie du milieu du xx^e siècle, « les phénomènes *sociaux* qui constituent l'objet d'étude de la sociologie, sont désormais généralement reconnus comme étant *sui generis*, autrement dit, irréductibles aux faits non sociaux ».

Un corollaire de la conception d'entité *sui generis* des faits sociaux est la maxime d'Émile Durkheim (1895 : 110) selon laquelle « la cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents ». En d'autres termes, la cause d'un fait social doit toujours être un autre fait social, par opposition à ce qui est psychologique, biologique ou physique. Bien que cet auteur fut principalement soucieux de combattre la tendance consistant à expliquer les phénomènes sociaux avec des variables psychologiques (c'est-à-dire *réduire* les faits sociaux à « des états de la conscience individuelle »), ce que nous pourrions appeler son « tabou anti-réductionnisme » était tant développé qu'il excluait l'utilisation de variables biologiques et physiques pour expliquer des phénomènes sociaux.

Nous pouvons constater les effets de ce tabou devenu normatif en sociologie (Timasheff, 1967 : 314) en suivant la trace du développement de distinctions conceptuelles essentielles parmi les variables influençant le comportement humain. Dès les premières étapes de la pensée sociale, il apparaît qu'on doit expliquer le comportement humain en termes de concept indifférencié comme la « nature humaine » (Dewey, 1937) – c'est-à-dire que les individus agissent comme ils le font en raison de la nature humaine. Toutefois, comme les connaissances biologiques se sont suffisamment développées pour fournir une théorie de l'hérédité, la distinction a été facilitée entre « hérédité » et « environnement » comme sources de variations dans les modes de comportement humain (Bernard, 1922). Comme cette distinction n'exigeait logiquement pas d'écarter l'une des deux sources des recherches ultérieures, l'anti-réductionnisme (sous forme d'anti-biologisme) a poussé les sociologues de à ne pas être « héréditaristes ».

Pour aboutir à de nouvelles avancées conceptuelles, les sociologues doivent continuer d'établir une distinction entre les environnements sociaux et culturels, d'une part, et ceux physiques et biologiques, d'autre part (Bernard, 1925 : 325-328). De nouveau, une nécessité non logique, mais un tabou anti-réductionnisme entourant « le déterminisme géographique (ou environnemental) », restreint et fausse la reconnaissance sociologique de la prépondérance des environnements physiques (Klausner, 1971 : 4-8 ; Choldin, 1978 : 353), tandis que le tabou de l'anti-biologisme a écarté une bonne partie de l'attention sociologique envers le contexte de l'écosystème et les conséquences de la vie humaine (Burch, 1971 : 14-20).

Ces grands développements disciplinaires sont illustrés dans la figure 1, où les deux « branches » conceptuelles précédemment décrites sont représentées de façon schématique : en premier lieu, la distinction entre l'environnement et l'hérédité et, en second lieu, celle entre les environnements sociaux et culturels, d'une part, et les environnements biologiques et physiques, d'autre part (ou, par simplification, « l'environnement biophysique »). Remarquons que, dans ce schéma, un *déplacement* horizontal de gauche à droite représente la concrétisation de la distinction entre

plusieurs types d'influence causale, alors que *l'expansion* de la dimension verticale traduit une reconnaissance accrue de la diversité de ces influences causales. Remarquons également qu'il n'est pas nécessaire qu'une progression de gauche à droite soit égale à un déplacement unidirectionnel vers le haut suivant l'axe vertical.

Figure 1. Différenciation des variables qui influencent le comportement humain

Cependant, dans sa quête d'autonomie disciplinaire, la sociologie a toujours eu tendance à porter son attention « vers le haut » quand toute distinction de concept est établie. Autrement dit, après avoir appris à *distinguer* l'influence de l'environnement de celle de l'hérédité sur le comportement, les sociologues ont considéré que l'influence « la plus faible » devait désormais être *ignorée*. De nouveau, après avoir distingué les environnements sociaux et culturels de l'environnement biophysique, les sociologues ont considéré que ce dernier pouvait être ignoré sans risque. En d'autres termes, à chaque fois qu'une distinction de concept a été élaborée, le tabou anti-réductionnisme a conduit les sociologues à ignorer la catégorie « inférieure » des variables et à concentrer leur attention sur le niveau « émergent ». Cette tendance est bien illustrée dans l'affirmation de Manfred Stanley (1968 : 855) selon laquelle « la principale performance et orientation des sciences sociales à ce jour [est] la substitution progressive d'explications socioculturelles à d'autres soulignant l'influence déterminante de la nature physique ».

Outre l'héritage durkheimien, avec son accent mis sur les faits sociaux et sur l'anti-réductionnisme, une autre grande tradition en sociologie a contribué à ignorer l'environnement biophysique. Héritée de Max Weber et élaborée par George H. Mead, Charles H. Cooley, William I. Thomas et d'autres, cette tradition souligne l'importance de comprendre la manière dont les individus « définissent » leurs situations, en particulier quand ils essaient d'expliquer leurs actions (Ritzer, 1975 : 27-28). Comme Harvey M. Choldin (1978 : 353) l'a remarqué, parce que cette

perspective suppose « que la réalité d'une situation est dans la définition qui lui est appliquée par les acteurs concernés [, cela] implique que les propriétés physiques de la situation peuvent être ignorées ». Cela peut se faire parce que la « définition de la situation » d'un acteur est supposée être influencée par les acteurs environnants plutôt que par les caractéristiques physiques de la situation ; en effet, de ce point de vue les propriétés physiques deviennent pertinentes seulement si elles sont perçues et définies comme telles par les acteurs. La force de cette perspective de « définition sociale » qui complète la tradition durkheimienne conduisant les sociologues à ignorer l'environnement biophysique a déjà été soulignée par Samuel Z. Klausner (1971 : 38) : « La tradition actuelle en sociologie est de traiter l'environnement – une partie de la situation de l'action – en termes de sens qu'il revêt pour les participants de l'action plutôt que pour un observateur objectif ».

En raison de ces évolutions en sociologie, les sociologues utilisent habituellement le terme *environnement* pour désigner quelque chose de très différent de ce qu'il signifie dans la plupart des autres disciplines et dans le discours public. Dans le langage non sociologique, « l'environnement » est notre espace physique – la biosphère, ou une part locale de celle-ci. En revanche, en sociologie, on utilise ce terme pour se référer à des influences sociales et culturelles qui s'exercent sur l'entité en cours d'étude (voir, par exemple, Catton, Dunlap, 1978a : 44 ; Choldin, 1978 : 353 ; Dunlap, Catton, 1979a : 244-245). Par exemple, l'environnement d'un individu est susceptible d'être considéré comme incluant les groupes auxquels il appartient, les institutions (économiques, scolaires, religieuses) où il prend part et la communauté dans laquelle il vit. De façon similaire, l'environnement d'une communauté est susceptible d'être conceptualisé comme les communautés environnantes avec lesquelles elle interagit ou la culture plus vaste dans laquelle elle se situe. Pour les sociologues, « l'environnement » désigne rarement les propriétés physiques des milieux dans lesquels les individus évoluent, ou les caractéristiques du territoire biophysique (topographie, ressources naturelles, climat, etc.) où les communautés sont situées.

Cette habitude terminologique et les traditions disciplinaires sous-jacentes ont imposé aux sociologues un ensemble « d'œillères conceptuelles », d'où des difficultés pour reconnaître l'importance des problèmes écologiques qui ont commencé à recevoir beaucoup d'attention du public dans notre société à la fin des années 1960 (Catton, Dunlap, 1978a : 44).

Le paradigme de l'exemptionnalisme humain (HEP)

Étant donné le caractère non écologique de la culture occidentale dominante au sein de laquelle la sociologie s'est développée et les traditions disciplinaires décrites ci-dessus, il est logique que l'œuvre des sociologues repose sur des fondations non écologiques. Ces fondations sont pour la plupart implicites et souvent inconscientes, et comprennent ce qu'Alvin W. Gouldner (1970 : 29-35) nomme des « postulats de fond ». Bien qu'ils soient rarement explicités, ces postulats influencent la

manière dont les sociologues abordent leur objet d'étude et exercent leur métier. Par conséquent, pour comprendre la sociologie, il est essentiel d'identifier ces « postulats les plus profonds sur l'homme et la société » (*ibid.* : 28).

L'analyse d'Alvin W. Gouldner sur la nature et le rôle des postulats de fond est très semblable à celle des « paradigmes » de Thomas S. Kuhn (1962), en suggérant que de tels postulats peuvent être considérés comme constituant un paradigme. Bien que Thomas S. Kuhn ait utilisé le « paradigme » de diverses manières, George Ritzer (1975 : 7) a soutenu de façon convaincante que ce concept est davantage fertile lorsqu'on lui attribue un sens large. En particulier, cet auteur propose la définition globale suivante :

« Un paradigme est une image fondamentale de l'objet d'étude au sein d'une science. Il sert à définir ce qu'il convient d'étudier, les questions à poser et la manière de le faire, ainsi que les règles à respecter dans l'interprétation des réponses obtenues. Le paradigme est l'élément de consensus le plus large dans une science et sert à différencier une communauté scientifique (ou sous-communauté) d'une autre. Il englobe, définit et met en corrélation les modèles, théories ainsi que les méthodes et instruments qui existent en lui ».

L'usage de cette définition au sens large permet d'éviter l'erreur consistant à assimiler les paradigmes à des théories spécifiques ou à des convictions théoriques. C'est une pratique courante en sociologie (par exemple, voir Effrat, 1972) ; cependant, si l'on applique simplement l'étiquette « paradigme » à des théories telles le « fonctionnalisme », le « marxisme » ou « l'interactionnisme symbolique », on a peu progressé quant à la compréhension de l'impact intellectuel de postulats tacites dans le domaine de la sociologie.

Par conséquent, quelques sociologues ont utilisé le « paradigme » dans le sens le plus large et le plus fructueux. George Ritzer (1975), en particulier, a affirmé que la plupart des théories sociologiques peuvent être considérées comme provenant de l'un des trois paradigmes généraux au sein de la discipline : (1) le paradigme des « faits sociaux » provenant d'Émile Durkheim ; (2) le paradigme de la « définition sociale » provenant de Max Weber ; (3) un paradigme plus récent (et jusqu'à présent moins influent) de « comportement social » provenant du psychologue comportemental Burrhus F. Skinner. Alors que nous considérons que l'analyse de George Ritzer (1975 : 200) est judicieuse et pertinente, nous le croyons sur parole quand il prévient qu'on ne devrait pas « réifier » les paradigmes. En d'autres termes, nous n'envisageons pas les paradigmes comme des « choses réelles », mais comme des « constructions pratiques pour comprendre la nature de la sociologie ou de tout autre domaine ».

Au moment où George Ritzer est capable de percevoir les trois paradigmes de base inspirant la bien plus grande diversité de convictions théoriques soutenues en sociologie par d'autres (par exemple, Effrat, 1972), un paradigme encore plus fondamental et à l'origine des siens pourrait être déterminé.

Nous sommes d'avis que la grande majorité des sociologues partagent une conception commune (mais de plus en plus obsolète) qui est une « image fondamentale de l'objet

d'étude » de leur discipline³. L'image qui incarne le mieux ce paradigme partagé fait la liste d'un ensemble de postulats de fond qui, pris dans leur ensemble, semblent englober « le socle commun de l'accord » existant parmi les sociologues – socle auquel George Ritzer (1975 : 32, 191, 211) faisait allusion sans le préciser. Il convient de souligner que ces postulats sont tellement considérés comme allant de soi qu'ils ne sont pratiquement jamais explicités ; toutefois, ils influencent clairement la pratique de la sociologie. Hérités de la vision occidentale dominante du monde et des traditions disciplinaires particulières de la sociologie, ils peuvent être énoncés (certes, quelque peu arbitrairement)⁴ comme suit :

1. les êtres humains possèdent un héritage culturel en plus de leur patrimoine génétique distinct et, par conséquent, ils sont très différents de toutes les autres espèces animales ;
2. les facteurs sociaux et culturels (y compris la technologie) sont les déterminants majeurs des faits humains ;
3. les environnements sociaux et culturels constituent le contexte fondamental des faits humains, et l'environnement biophysique est en grande partie dépourvu de pertinence ;
4. la culture est cumulative ; par conséquent, les progrès techniques et sociaux peuvent continuer indéfiniment, ce qui rend tous les problèmes sociaux solubles à terme.

Comme les principes de la vision occidentale dominante du monde, dont ces postulats sont des variantes complexes, ils constituent un paradigme qui est anthropocentrique, optimiste et profondément non écologique.

L'image des sociétés humaines transmise par ces postulats fait ressortir la nature « exceptionnelle » de notre espèce provenant de notre héritage culturel, comme la langue, l'organisation sociale et la technologie. Pour cette raison, nous avons dénommé une liste précédente (et légèrement différente) de ceux-ci le « paradigme de l'exceptionnalisme humain » (Catton, Dunlap, 1978a : 42-43). Cependant, nous ne souhaitons guère nier que l'*Homo sapiens* est une espèce « exceptionnelle ». Ce que nous rejetons est l'opinion selon laquelle les sociologues peuvent encore se permettre de supposer que les caractéristiques exceptionnelles de notre espèce nous *exemptent* de principes écologiques ainsi que d'influences et contraintes environnementales. Par conséquent, puisque les postulats précédents impliquent une telle exemption, nous avons finalement requalifié le paradigme de l'exceptionnalisme humain de « paradigme de l'exemptionnalisme humain » (Dunlap, Catton, 1979a : 250).

³ En utilisant des modèles très différents (une analyse « discursive » ou linguistique/phénoménologique), C. C. Lemert (1979) parvient à une conclusion similaire – que les sociologues modernes partagent à propos d'une image « homocentrique » de l'homme.

⁴ Un criminologue a perçu récemment un ensemble similaire de postulats de fond dans la sociologie contemporaine (Jeffery, 1976 : 152).

En résumé, nous affirmons que la sociologie est fondée sur un ensemble de postulats de fond ou sur un paradigme qui a conduit les sociologues – en dépit de leurs convictions théoriques particulières – à traiter les sociétés humaines *comme si* elles étaient exemptes de contraintes écologiques⁵. Dans le cadre de l'importance qu'ils accordent aux caractéristiques exceptionnelles des êtres humains, la plupart des sociologues a complètement ignoré l'environnement biophysique comme si les sociétés humaines, d'une manière ou d'une autre, ne dépendaient plus de celui-ci quant à leur existence physique et aux moyens de poursuivre les objectifs qu'elles jugent essentiels. À tour de rôle, ces tendances ont prédisposé les sociologues à accepter l'optimisme inhérent à la vision occidentale dominante du monde, en postulant implicitement la possibilité d'un progrès social illimité.

Dans la volonté de la sociologie de forger sa propre identité disciplinaire, en particulier son autonomie vis-à-vis de la biologie, ce paradigme sous-jacent a été utile. En outre, le fait que la sociologie s'est en grande partie développée quand le monde occidental a connu de manière générale un âge d'abondance (comme mentionné précédemment) rend compréhensible la tendance de la discipline à ignorer les contraintes écologiques, bien qu'il soit surprenant que très peu de sociologues aient suivi les traces d'historiens tels Walter P. Webb (1952) et David M. Potter (1954) dans l'analyse des implications sociales de l'abondance écologique (pour une exception, voir Williams, 1970 : chap. 2). De plus, comme les sociétés humaines sont devenues davantage urbanisées et perfectionnées sur le plan technologique, ces sociétés – qui constituent l'objet d'étude d'une grande partie de la sociologie – ont semblé plus éloignées de l'environnement biophysique et apparemment en mesure de porter atteinte à celui-ci pour répondre à leurs besoins (Landis, 1949 : 118). Étant donné ces conditions, il n'est pas étonnant que la grande majorité des sociologues aient ignoré l'environnement biophysique et se soient sentis en sécurité en travaillant dans les limites (invisibles) du paradigme de l'exemptionnalisme humain (HEP).

Bien que, occasionnellement, un sociologue ait écrit quelque chose contestant le HEP (par exemple, voir LaPiere, 1965 : chap. 7 et les travaux examinés par Dunlap et Catton, 1979a : 245), le consensus à propos du paradigme invisible de la sociologie était si large que de tels écarts pouvaient sans encombre être ignorés par la discipline. La sociologie du ^{xx}e siècle – malgré sa grande diversité théorique – pourrait presque être décrite comme ayant été largement consacrée à étoffer le HEP.

Toutefois, Alvin W. Gouldner (1970 : 34) constate que « les anciens postulats de fond peuvent parvenir à fonctionner dans de nouvelles conditions... et ainsi... devenir des frontières qui confinent et inhibent » une discipline. Notre avis est que, ces dernières années, les sociétés humaines ont commencé à ressentir de

⁵ En dépit de ses liens historiques avec l'écologie biologique, même l'écologie humaine sociologique en est venue à opérer dans les limites du HEP (voir Dunlap, Catton, 1979b : 58-59, 62-65).

telles « variations de conditions », mais cette adhésion sociologique au HEP a rendu difficile, pour la plupart des membres de la discipline, la perception de la nature de ces changements. Selon Alvin W. Gouldner, dans les années 1960, les niveaux croissants de conflits sociaux ont marqué la fin de la perspective théorique fonctionnaliste autrefois dominante (avec son image « consensuelle » de la société) ; de même, nous voyons les évolutions des situations écologiques de la société humaine – indiquées par des niveaux croissants de pollution, la pénurie des ressources et d'autres problèmes écologiques – comme la nécessité du rejet du HEP et de la vision occidentale dominante du monde.

De l'abondance à la post-abondance

Au cours des siècles passés, la taille et l'échelle des sociétés humaines (c'est-à-dire leur complexité technique et organisationnelle ainsi que leur population effective) ont eu tendance à croître de manière exponentielle (Lenski, Lenski, 1978 : 81-82, 97-98, 290-297). Un élément majeur de cette croissance spectaculaire a provoqué l'expansion des peuples européens dans d'abondantes nouvelles niches mises à disposition grâce à deux avancées historiques interdépendantes : (1) la découverte d'un second hémisphère qui a pu être colonisé (Webb, 1952) et (2) l'invention de techniques donnant aux êtres humains accès à de « nouvelles » ressources comme les combustibles fossiles (Catton, 1980 : chap. 3). Quelques 400 ans d'expérience vécue de cet « âge d'abondance » ont nourri l'illusion que la croissance accélérée ou exponentielle était une possibilité sans fin (par exemple, voir Hart, 1959), mais les événements des dernières années indiquent à présent que la trajectoire de l'histoire humaine peut être représentée de manière plus appropriée par la courbe logistique présente dans la figure 2 plutôt que par une courbe de croissance exponentielle (Ophuls, 1977 ; Miles, 1976).

La prise de conscience actuelle du caractère temporaire de la croissance exponentielle a sans nul doute été favorisée par la publication de *The Limits to Growth* (Meadows *et al.*, 1972), bien que, à tout le moins dès Malthus, quelques contestataires avaient sérieusement remis en cause la possibilité d'une croissance exponentielle continue (Luten, 1978). Dans les années 1970, une révision spectaculaire des attitudes vis-à-vis de la croissance s'est produite dans le cadre d'une sensibilisation croissante aux contraintes écologiques. Une grande variété d'auteurs – comprenant à la fois ceux qui étaient optimistes quant à l'avenir (par exemple, Kahn *et al.*, 1976) et ceux plus inquiets à ce sujet (par exemple, Ophuls, 1977) – a affirmé que l'ère de la croissance exponentielle relevait du passé (voir aussi Brown, 1978 ; Miles, 1976 ; Renshaw, 1976 ; Wilson, 1977). En d'autres termes, l'accélération du progrès, ne semblant plus faire de doute jusqu'à récemment, est à présent considérée comme terminée avec le franchissement du point d'inflexion comme le montre la figure 2. Alors que la trajectoire de l'histoire humaine est

encore présumée suivre généralement une pente ascendante, on reconnaît de plus en plus que le *taux de croissance* diminue – avec pour conséquence que la courbe se stabilisera en fin de compte⁶.

Figure 2. Modèles de croissance exponentielle et logistique

⁶ Il existe un désaccord sur le fait de savoir si la capacité de charge est une quantité fixe (ou même encore extensible), ou a commencé à décroître à partir de la dégradation de l'environnement. Pour le moment, nous avons simplement éludé ce problème ; dans notre raisonnement, il suffit simplement de montrer que même si la capacité de charge est fixe et peut être représentée par une asymptote horizontale supérieure dans le modèle logistique, les conditions de vie dans les moments suivant le point d'inflexion sont maintenant de plus en plus reconnues comme différant radicalement des conditions de vie avant le point d'inflexion. En outre, il existe un désaccord – que nous contournerons également ici – quant à savoir si la pollution de l'environnement par la population actuelle d'êtres humains et la technologie existante dépasse déjà la capacité de charge de l'écosystème. Voir, par exemple, H. Kahn, W. Brown et L. Martel (1976) par rapport à W.R. Catton (1980 : chap. 15) ; W. Ophuls (1977 : 131-137).

Des observateurs ont mentionné un ensemble de preuves indiquant que la croissance ne suit plus un modèle exponentiel, non seulement pour la population humaine proprement dite (aux États-Unis comme dans le monde entier), mais aussi pour pratiquement tous les aspects de la société humaine. Par conséquent, invoquant une « loi de rendements décroissants », Edward F. Renshaw (1976 : 7-8, 30-35, 68-75) a attiré l'attention sur des replis marqués des taux de développements scientifiques et techniques (telles des augmentations de la vitesse des moyens de transport), et en particulier dans leur mise en œuvre (voir également Miles, 1976 : 14-15). De même, plusieurs auteurs ont remarqué que le taux de croissance de production alimentaire et la découverte de ressources naturelles (en particulier des combustibles fossiles) ont fortement diminué ces dernières années (Ophuls, 1977 : chap. 2 ; Brown, 1978). Ce qui est peut-être le plus frappant est le fait que la croissance économique a commencé à ralentir, non seulement parmi les nations industrialisées, mais aussi dans la plupart des régions du monde (Brown, 1978 : 188-191 ; Pirages, 1978 : 223-247 ; Renshaw, 1976).

Aux États-Unis, on a attribué le ralentissement de la croissance du produit national brut à une diminution des taux de croissance du capital, de la main-d'œuvre, et en particulier de la productivité du travail (Brown, 1978 : chap. 7 ; Renshaw, 1976 ; Wilson, 1977 : 148-150). Pour sa part, le fléchissement de la croissance de la productivité est lié à la hausse du coût de l'énergie, car ce dernier conduit à un taux bien inférieur de substitution de l'énergie mécanique par l'énergie humaine (Renshaw, 1976 : 14, 28-41). Et, naturellement, la hausse spectaculaire du coût de l'énergie, qui contribue à l'inflation et détourne une énorme quantité de capital d'autres secteurs de l'économie, est due au fait inéluctable que le pétrole est en cours de raréfaction. En effet, de nombreuses preuves indiquent que, malgré des mesures économiques favorisant actuellement des quantités records de forages d'exploration, le volume de pétrole et de gaz naturel supplémentaire découvert aux États-Unis demeure inférieur au volume déjà extrait et consommé (Van Slambrouck, 1980). Cela indique clairement que l'énergie issue des combustibles fossiles, la pierre angulaire de l'industrialisme (Miles, 1976 : 29-30, 104-107) sera de moins en moins disponible à l'avenir.

Si l'on doit décrire l'âge de « post-abondance » dans lequel l'humanité est entrée depuis le franchissement du point d'inflexion, le concept de « pénurie écologique » semble plus pertinent (voir l'excellente explication de ce concept par Ophuls, 1977 : chap. 3). Contrairement à la « simple pénurie malthusienne » d'une ressource unique telle la nourriture, la pénurie écologique fait référence à « l'ensemble de limites et contraintes distinctes mais interactives sur l'action humaine » (*ibid.* : 9). La compréhension de ce concept est très utile pour saisir la situation humaine actuelle.

Par exemple, le concept de pénurie écologique permet de comprendre l'impossibilité de maintenir une croissance élevée pour une production nécessitant d'utiliser une ressource naturelle en cours de raréfaction ; et ce, même si l'on tente de remplacer ladite ressource par un produit de substitution. Le remplacement des ressources fait augmenter presque invariablement la quantité d'énergie nécessaire pour fabriquer ou faire des choses (LaPiere, 1965 : 227-228 ; Ophuls, 1977 : 61, 69-70), et la disponibilité de l'énergie en quantité croissante ou même au niveau actuel est

devenue problématique. Nous avons cherché à résoudre les problèmes énergétiques en remplaçant un combustible fossile par un autre, mais le recours accru au charbon en tant que substitut au pétrole menace l'humanité par une pollution de l'air de plus en plus alarmante, des pluies acides et, enfin, la possibilité de changer la température de la Terre avec des conséquences potentiellement catastrophiques (Ehrlich, Ehrlich, 1972 : 233-242 ; Stobaugh, Yergin, 1979 : chap. 4 ; Likens *et al.*, 1979 ; Brown, 1978 : 61-65). Même l'utilisation de l'énergie nucléaire, en supposant que les problèmes de coûts et de sécurité des centrales puissent être surmontés, menace l'humanité à cause de l'accumulation de déchets toxiques qui ne peuvent actuellement pas être stockés de manière définitivement sûre (Stobaugh, Yergin, 1979 : 127-135).

En outre, même si le remplacement d'une ressource par une autre pouvait continuer indéfiniment et rendait possible la hausse continue de la consommation énergétique, il serait nécessaire de reconnaître que cette consommation énergétique se solde invariablement par la production de chaleur. Étant donné que le deuxième principe de la thermodynamique ne peut pas être révoqué et compte tenu de l'échelle actuelle de l'activité humaine, la production de chaleur ne peut plus être ignorée – car le réchauffement climatique résultant d'une utilisation croissante de l'énergie affectera insidieusement le climat et d'autres aspects de l'écosystème mondial (Ophuls, 1977 : 107-111 ; Ehrlich, Ehrlich, 1972 : 61-63).

En résumé, le concept de pénurie écologique repose sur une prise de conscience que l'écosystème mondial est limité et qu'il est soumis à des principes écologiques auxquels les êtres humains ne peuvent pas échapper. De tels « faits écologiques de la vie » permettent de mesurer l'importance de notre récent passage à un « âge de post-abondance », et de réaliser que l'avenir de la société humaine est susceptible d'être notablement différent des attentes formulées à l'âge d'abondance. L'adaptation de la société humaine à la nouvelle donne environnementale peut être sérieusement entravée par des visions du monde archaïques et des paradigmes scientifiques obsolètes. Heureusement, il existe des preuves qu'au moins quelques membres du public commencent à sentir que leur point de vue traditionnel sur le monde, et les attentes qui en découlent ne sont plus valables (par exemple, voir Dunlap, Van Liere, 1978 ; Yankelovich, Lefkowitz, 1980). De même, nous constatons que quelques membres de notre discipline ont commencé à reconnaître que les sociologues doivent également corriger leurs postulats disciplinaires. Par conséquent, nous aboutissons à un débat sur l'émergence d'une alternative au paradigme de l'exemptionnalisme humain au sein de la sociologie.

Le nouveau paradigme écologique (NEP)

Les changements énoncés des sociétés humaines dans le contexte écologique remettent en cause les anciennes habitudes de pensée des sociologues. Cependant, il y a longtemps, un sociologue a remarqué que le dérangement d'une habitude suscite la réponse appelée « la capacité d'attention » (Thomas,

1909 : 17). Celui-ci soulignait que le rôle de l'attention est d'instaurer de nouvelles habitudes appropriées aux nouvelles circonstances. Ou bien, comme Thomas S. Kuhn (1962 : 76) l'a exprimé à propos des paradigmes scientifiques confrontés à une accumulation d'anomalies, « la gravité des crises se traduit par un signal qu'une opportunité de réforme se présente ». Les conséquences sociétales de la « crise écologique », qui sont devenues si manifestes dans les années 1970, ont conduit certains sociologues à prêter attention aux questions environnementales et à entamer un processus de réforme conceptuelle.

Les « œillères disciplinaires » imposées par le HEP ont d'abord largement limité l'attention portée aux applications des perspectives sociologiques traditionnelles à l'égard des questions environnementales. Des études ont été conduites sur les attitudes du public face aux questions environnementales, les adhésions dans les organisations environnementales, les problèmes auxquels sont confrontées les agences de gestion des ressources, etc. Nous avons appelé ces travaux « la sociologie des questions environnementales » (Dunlap, Catton, 1979a : 246-249). Simultanément, toutefois, quelques sociologues (par exemple, Burch, 1971 ; Michelson, 1970) ont commencé à focaliser leur attention sur un sujet traditionnellement ignoré en sociologie : la relation entre la société humaine et l'environnement biophysique. En particulier, ces auteurs se sont concentrés sur l'interaction entre les êtres humains et l'environnement biophysique, ou les impacts des sociétés humaines sur l'environnement et l'impact de l'environnement (allant de « construit » à « naturel ») sur l'organisation sociale et le comportement humain.

Le développement de ces travaux au cours des années 1970 a conduit à l'émergence d'une véritable « sociologie de l'environnement » (pour une étude approfondie de ce domaine, voir Dunlap, Catton, 1979a). Le trait distinctif de la sociologie de l'environnement est la volonté de ses praticiens d'étudier les relations entre les variables sociales et environnementales (telles les caractéristiques des bâtiments, les niveaux de pollution et les taux de consommation d'énergie), enfreignant ainsi le tabou traditionnel qui entoure l'usage de variables non sociales dans des analyses sociologiques. En considérant les variables environnementales comme pertinentes pour la compréhension du comportement humain et de l'organisation sociale, tous les sociologues de l'environnement remettent en cause, au moins implicitement (et souvent à leur insu), le HEP (en particulier les deuxième et troisième postulats de notre liste).

Comme les années 1970 ont apporté des preuves évidentes de l'impact sans précédent (tant sur le plan local que mondial) des sociétés humaines sur l'écosystème, et en particulier de la vulnérabilité des êtres humains à la *réaction* de l'écosystème, quelques sociologues de l'environnement sont allés au-delà de la dénégation du HEP. Ressentant apparemment la prépondérance croissante des contraintes écologiques (en particulier celles représentées par le concept de « pénurie écologique ») pesant sur les sociétés humaines dans un âge de post-abondance, ils ont commencé à écrire des articles qui contenaient

les germes d'une alternative au HEP (voir, par exemple, Burch, 1976 ; Buttel, 1976 : 307 ; Catton, 1972 ; Dunlap, Van Liere, 1978 ; Morrison, 1976 : 300-301 ; Schnaiberg, 1975)⁷.

Alors que tout effort pour décrire un paradigme en quelques phrases courtes est loin d'être satisfaisant, nous pensons que le socle de ce « nouveau paradigme écologique » (NEP) est représenté par l'ensemble des postulats de fond listés dans la troisième colonne du tableau 1 (dans lequel les postulats constituant la vision occidentale dominante du monde et le paradigme du HEP sont répétés pour faciliter la comparaison avec le NEP)⁸. Des points communs existent entre NEP et HEP, mais on trouve aussi des différences significatives. D'abord, le NEP reconnaît que les êtres humains constituent une espèce exceptionnelle, mais souligne qu'elle devrait être considérée comme l'une des nombreuses espèces interdépendantes (dépendant de nombreuses autres pour la nourriture et se la disputant – comme l'espace, l'eau, etc. – avec d'autres). Ensuite, bien qu'il admette que les affaires humaines soient fortement influencées par des forces sociales et culturelles, le NEP relève que la vie sociale est également influencée par l'environnement biophysique, souvent en réaction à une action humaine (sous la forme par exemple de bâtiments, de la pollution et du climat). En outre, alors que le HEP ignore le contexte biophysique de l'activité humaine et met l'accent sur l'influence déterminante de « l'environnement » socioculturel, le NEP attire l'attention sur les contraintes s'exerçant sur les affaires humaines liées à leur contexte biophysique (par exemple, la santé humaine et la survie physique ne sont possibles que sous certaines conditions environnementales). Enfin, le HEP (spécifiquement lorsqu'il est replacé dans le contexte de la vision occidentale dominante du monde) implique la non-limitation et prévoit des évolutions au niveau social et technologique pour conduire au progrès perpétuel. En revanche, le NEP reconnaît que, quelle que soit la créativité des êtres humains, leurs sciences et techniques ne peuvent pas supprimer les principes écologiques tels les lois de la thermodynamique ; par conséquent, il existe des limites ultimes à la croissance des sociétés humaines.

⁷ Pour une déclaration encore plus ancienne, qui malheureusement a eu peu d'impact immédiatement perceptible, voir R.T. LaPiere (1965 : chap. 7).

⁸ Lors d'une tentative précédente d'explication de ce paradigme naissant, nous l'avons dénommé le « nouveau paradigme environnemental » car il était principalement représenté dans les travaux de sociologues de l'environnement (Catton, Dunlap, 1978a : 44-45). Cependant, puisque l'essence du NEP est sa vision « écologique » du monde, nous l'avons par la suite nommé le « nouveau paradigme écologique » (Dunlap, Catton, 1979a : 250).

Tableau 1. Une comparaison des principaux postulats dans la vision occidentale dominante du monde, le paradigme de l'exemptionnalisme humain et le nouveau paradigme écologique

	Vision occidentale dominante du monde (DWW)	Paradigme de l'exemptionnalisme humain (HEP)	Nouveau paradigme écologique (NEP)
Postulats sur la nature des êtres humains	DWW ₁ : les gens sont fondamentalement différents de toutes les autres créatures qu'ils dominent sur la Terre	HEP ₁ : les êtres humains possèdent un héritage culturel en plus de leur patrimoine génétique distinct et, par conséquent, ils sont très différents de toutes les autres espèces animales	NEP ₁ : alors que l'espèce humaine présente des caractéristiques exceptionnelles (culture, technologie, etc.), elle demeure une des nombreuses espèces interdépendantes impliquées dans l'écosystème mondial
Postulats sur le déterminisme social	DWW ₂ : les gens sont maîtres de leur destin ; ils peuvent choisir leurs objectifs et apprendre à faire le nécessaire pour les atteindre	HEP ₂ : les facteurs sociaux et culturels (y compris la technologie) sont les déterminants majeurs des faits humains	NEP ₂ : les affaires humaines sont influencées non seulement par des facteurs sociaux et culturels mais aussi par des liens complexes de cause, d'effet et de réaction dans le réseau de la nature ; ainsi des actions humaines intentionnelles ont de nombreuses conséquences non désirées
Postulats sur le contexte de la société humaine	DWW ₃ : le monde est si vaste qu'il fournit des possibilités illimitées aux êtres humains	HEP ₃ : les environnements sociaux et culturels constituent le contexte fondamental des faits humains, et l'environnement biophysique est en grande partie dépourvu de pertinence	NEP ₃ : les êtres humains vivent dans un environnement biophysique limité dont ils sont dépendants, qui impose de fortes contraintes physiques et biologiques sur les affaires humaines
Postulats sur les contraintes pesant sur la société humaine	DWW ₄ : l'histoire de l'humanité est celle du progrès ; à chaque problème, sa solution, ainsi le besoin du progrès ne cessera-t-il jamais	HEP ₄ : la culture est cumulative ; par conséquent, les progrès techniques et sociaux peuvent continuer indéfiniment, ce qui rend tous les problèmes sociaux solubles à terme	NEP ₄ : bien que la créativité des êtres humains et leurs pouvoirs inhérents puissent sembler, pendant une période, étendre la capacité de charge, les lois fondamentales régissant l'environnement demeurent

En résumé, « l'image fondamentale » des sociétés humaines fournie par le NEP est tout à fait différente de celle fournie par le HEP. Contrairement au HEP anthropocentrique, le NEP relève la dépendance à l'écosystème des sociétés humaines. Par conséquent, le NEP fait ressortir clairement l'importance de tenir compte du contexte biophysique des sociétés. Et, c'est peut-être là le point le plus fondamental, il souligne le fait que les êtres humains, en dépit des caractéristiques exceptionnelles dont ils disposent, ne sont pas exempts de contraintes écologiques.

Par conséquent, selon nous, un changement du HEP au NEP est d'ordre paradigmatique. Comme Alvin W. Gouldner (1970 : 34) le remarque, « les changements les plus fondamentaux dans toute science [sont] ceux qui représentent de nouveaux postulats de fond. Ainsi des changements se produisent-ils dans la manière de voir le monde ». Nous affirmons que les sociologues tenants du NEP « voient le monde » d'une manière différente de leurs collègues tenants du HEP.

Un vrai changement de paradigme entraîne évidemment un changement plus marqué dans la perception des scientifiques ; il modifie leur manière d'exercer leur métier (Kuhn, 1962 ; Ritzer, 1975). Bien que le NEP n'en soit encore qu'à ses débuts, nous pouvons d'ores et déjà repérer plusieurs conséquences dans les travaux de ses tenants. La plus évidente bien sûr est le fait que ces derniers enfreignent la pratique sociologique traditionnelle qui consiste à exclure les variables non sociales. Pour un tenant du NEP, un fait social tel le statut socio-économique peut être intimement lié à des faits *socialement significatifs* comme l'exposition à la pollution (Burch, 1976) et la vulnérabilité aux impacts négatifs des pénuries de pétrole (Schnaiberg, 1975). De la même façon, des sociologues qui ne sont pas aveuglés par le HEP réalisent l'importance d'étudier les corrélations entre la disponibilité énergétique, par exemple, et les variables sociales telles l'intimité familiale et les modèles de logement (Mulligan, 1976), l'échelle et la forme de la vie urbaine (Van Til, 1979) et le style de vie en général (Klausner, 1975). Ainsi le NEP sensibilise-t-il les sociologues aux incidences sociétales probables des phénomènes « non sociaux ».

En outre, le NEP fournit des éléments pour apporter un éclairage nouveau sur des préoccupations sociologiques traditionnelles. Par exemple, la sociologie s'intéresse depuis longtemps à des formes diverses de compétition (qui parfois dégénère en conflit) entre les différentes composantes de la société. Les sociologues tenants du NEP laissent entrevoir la probabilité que de tels conflits et compétitions seront renforcés dans une ère de pénurie écologique. Par conséquent, Allan Schnaiberg (1975) et Denton E. Morrison (1976) ont suggéré que la pénurie énergétique provoquerait une compétition accrue et un conflit possible entre les classes sociales. Linda W. Mulligan (1978) constate l'émergence d'un conflit entre les régions des États-Unis à propos de leur inégalité d'accès aux sources d'énergie et William R. Catton (1980 : chap. 13) relève des pressions écologiques poussant à désigner des boucs émissaires, voire à commettre un génocide.

Le plus important est peut-être que le NEP suscite l'intérêt pour des questions qui sont délaissées dans les cercles sociologiques traditionnels. Par exemple, jusqu'ici, l'attention de la discipline à la compétition s'est limitée à des relations de concurrence entre plusieurs « groupes » actuels (ou, dans le cas des analyses historiques, ceux

passés contemporains entre eux). Autrement dit, la sociologie HEP s'est limitée à étudier des formes diverses de compétition « synchronique » – même lorsqu'elle a étudié un conflit générationnel tel celui entre jeunes et adultes. Cependant, dans un âge de post-abondance, une autre forme de compétition devient essentielle celle *entre les générations présentes et futures* portant sur des ressources limitées et d'autres aspects d'un écosystème fini. Cette « compétition diachronique » (Catton, Dunlap, 1978b : 258) est susceptible de devenir de plus en plus intense (Catton, 1980 : chap. I) et soulèvera sans aucun doute des questions « d'équité » encore plus difficiles à résoudre dans les prochaines décennies que ce n'est le cas actuellement. Par conséquent, nous prévoyons un déplacement de l'attention sociologique vers des problèmes « d'équité intertemporelle », un sujet déjà en cours d'analyse dans d'autres disciplines (voir par exemple Lippit, Hamada, 1977).

Inhérente à la compétition diachronique et à l'équité intertemporelle, la perspective à long terme sur les sociétés humaines est également essentielle à l'examen du concept de « société en état d'équilibre » ou « société durable ». Une telle société parviendrait à s'adapter à un écosystème limité (et vulnérable) sur une base durable. Bien que les caractéristiques d'une société durable et les moyens pour y parvenir aient fait l'objet d'une grande attention en dehors de la sociologie (par exemple, Daly, 1977 ; Pirages, 1977), ils n'ont reçu jusqu'à présent que peu d'attention de la part des sociologues (à l'exception d'Anderson, 1976). Toutefois, la nature d'une telle société – en particulier les formes d'organisation sociale les plus compatibles avec l'entretien de l'écosystème et les moyens pour parvenir à ces formes – s'inscrit certainement en sociologie (Dunlap, Catton, 1979a : 266 ; 1979b : 81). En traitant ce sujet, les spécialistes de toute discipline devraient trouver utile un certain nombre de concepts qui ont été affinés pendant plusieurs décennies par des écologistes biologistes ; par exemple, la « communauté climax » est pour l'écologiste ce que la société durable est pour les spécialistes en sciences sociales (voir par exemple Odum, 1975 : 10-11, 19-21, 152-154 ; comparer à Ophuls, 1977 : 229, 232, 234).

La distinction HEP-NEP par rapport aux clivages traditionnels

Les tentatives pour promouvoir de nouveaux paradigmes sont susceptibles de provoquer des critiques et notre volonté initiale de distinguer le NEP du HEP n'a pas fait exception à la règle. Paradoxalement, les principales ont été portées par Frederick H. Buttel (1978) dont l'œuvre a contribué au développement du NEP. Tout en reconnaissant que le clivage HEP-NEP existe, l'auteur (*ibid.* : 255) affirme que celui-ci n'est pas aussi important que d'autres clivages plus traditionnels au sein de la sociologie, notamment les perspectives théoriques entre « l'ordre » (en particulier le structuro-fonctionnalisme) et « le conflit » (en particulier le marxisme). Dans le prolongement de travaux décrivant l'importance de ce dernier clivage pour l'étude des questions environnementales (par exemple, Buttel, 1976), sa critique n'est pas si

surprenante. Comme George Ritzer (1975 : 210, 226) l'a remarqué, la plupart des sociologues croient (selon lui de manière erronée) que le débat opposant ordre et conflit est la « fracture fondamentale » de la discipline (l'atténuation par George Ritzer de ce clivage théorique découle de sa propension à considérer les deux concepts comme représentatifs du paradigme des « faits sociaux »).

Un point essentiel est soulevé par Frederick H. Buttel. Par conséquent, nous souhaitons clarifier et élargir notre vision de la relation entre la distinction HEP-NEP et le clivage traditionnel ordre-conflit. La confusion provient du fait que certains sociologues considèrent les perspectives de l'ordre et du conflit comme des *paradigmes* concurrents ; d'autres, comme George Ritzer, les considèrent simplement comme des *perspectives théoriques* concurrentes. (Buttel, 1976, 1978, a tendance à utiliser les termes *paradigmes* et *théories* de façon interchangeable). Quoi qu'il en soit, il apparaît effectivement que les tenants des perspectives de l'ordre et du conflit tendent à considérer la société d'une manière sensiblement différente. Ainsi les théoriciens de l'ordre envisagent-ils les sociétés comme relativement bien intégrées et consensuelles, tandis que les théoriciens du conflit ont tendance à les considérer de manière plus concurrentielle et plus coercitive.

Nous pensons que Ralf Dahrendorf (1958 : 74) s'est bien emparé des « postulats de fond » qui sous-tendent ces deux « modèles de société ». Il établit la liste suivante comme des « postulats implicites » du modèle de l'ordre⁹ :

1. chaque société est une configuration relativement persistante d'éléments ;
2. chaque société est une configuration bien intégrée d'éléments ;
3. chaque élément d'une société contribue à son fonctionnement ;
4. chaque société est fondée sur le consensus de ses membres.

Il établit alors la liste suivante des postulats qui sous-tendent le modèle du conflit :

1. chaque société est en permanence sujette au changement : le changement est omniprésent au sein de celle-ci ;
2. chaque société est en permanence sujette aux conflits sociaux : le conflit social est omniprésent ;
3. chaque élément d'une société est partie prenante dans le processus de changement ;
4. chaque société est fondée sur la coercition de certains de ses membres sur d'autres.

⁹ En réalité, R. Dahrendorf prétend décrire les postulats qui sous-tendent la « théorie structuro-fonctionnaliste ». Toutefois, puisque cette théorie est la principale représentante de la perspective de l'ordre, sa description peut également être appliquée à une perspective plus large.

Selon nous, le trait marquant de ces deux modèles « concurrents » de société est qu'ils sont *tous deux* solidement ancrés dans la tradition du HEP et qu'ils négligent complètement la dépendance à l'écosystème de la vie humaine en société. Par conséquent, il n'est pas surprenant que la grande majorité des sociologues travaillant avec l'un ou l'autre de ces modèles aient échoué à prendre connaissance de l'évolution des conditions écologiques de l'humanité.

Néanmoins, comme Frederick H. Buttel (1978 : 254) le constate, on peut détecter des différences ordre-conflit parmi les sociologues de l'environnement dont le travail reflète, à des degrés divers, le NEP. C'est totalement compréhensible, car nous ne nous attendrions pas à ce que ces spécialistes perdent immédiatement ou complètement leur allégeance aux théories et paradigmes sociologiques traditionnels lors du commencement de leurs travaux sur le NEP. C'est pourquoi, alors que ni la perspective de l'ordre, ni celle du conflit, n'ont traditionnellement rien eu à dire sur le fondement écologique des sociétés humaines, les individus rompus à l'une ou l'autre de ces perspectives auraient naturellement tendance à s'en servir pour leurs propres travaux fondés sur le NEP. Par exemple, on trouve *The Environment. From Surplus to Scarcity* d'Allan Schnaiberg (1980) solidement ancré dans le camp du conflit, alors que *Daydreams and Nightmares* de William R. Burch (1971) suit davantage la tradition de l'ordre. De la même manière, *The Sociology of Survival* de Charles H. Anderson (1976) a une orientation plutôt marxiste tandis qu'*On Man in his Environment* de Samuel Z. Klausner (1971) est nettement fonctionnaliste¹⁰.

Ces quelques exemples suggèrent que le clivage ordre-conflit (et, selon toute probabilité, d'autres clivages théoriques traditionnels en sociologie) transcende celui entre HEP et NEP, engendrant des orientations théoriques/paradigmatiques nouvelles et plutôt complexes parmi les sociologues, comme le montre la figure 3.

Pour illustrer l'utilité de ce schéma, nous examinons les travaux récents de quatre éminents sociologues (aucun d'entre eux n'est considéré comme un « sociologue de l'environnement ») sur les répercussions sociétales probables de la pénurie écologique – en particulier les répercussions sur le système de stratification. Seymour M. Lipset (1979) et Neil J. Smelser (1979) sont des représentants connus de la perspective de l'ordre, alors que Lee Rainwater (1977) et Irving L. Horowitz (1977) sont connus parmi les sociologues du conflit. Malgré ces différences d'orientation, les quatre auteurs établissent des analyses très semblables sur les effets probables d'une pénurie croissante (et de la croissance ralentie en conséquence) du système de stratification de notre pays – moins de mobilité, distribution régressive des répercussions, et augmentation des conflits sociaux (qui mettent à rude épreuve notre système politique démocratique).

¹⁰ Contrairement à F. H. Buttel (1978 : 254), nous ne considérons pas le livre de S. Z. Klausner comme « solidement ancré dans la tradition du NEP » en raison d'une ambiguïté essentielle : il attire l'attention sur la « doctrine de l'exceptionnalisme humain », mais ne réussit pas à montrer les inférences non écologiques pouvant être tirées de cette doctrine.

Néanmoins, parmi les travaux de ces quatre auteurs, il existe des différences intéressantes. Comme on peut s'y attendre, Lee Rainwater et Irving L. Horowitz (les deux théoriciens du conflit) expriment une vive inquiétude à propos de la réalisation d'une plus grande égalité par la redistribution de sorte que le fardeau de la pénurie soit moins accablant pour ceux qui se trouvent au bas de l'échelle. Par ailleurs, chez les deux théoriciens de l'ordre, Seymour M. Lipset et Neil J. Smelser, on peut déceler une inquiétude plus affirmée quant à la conservation d'un système politique démocratique (bien qu'Irving L. Horowitz soit également très préoccupé par ce sujet). Cependant, on observe de fortes disparités *au sein de* chacune de ces deux paires, en ce qui concerne la *réalité* des limites écologiques. Cela nous conduit à classer un membre de chaque paire de travaux dans la ligne de tableau HEP et un autre de chaque paire dans la ligne de tableau NEP.

Figure 3. Classification croisée des clivages

	Théorie de l'ordre	Théorie du conflit
Paradigme de l'exemptionnalisme humain	ordre-HEP	conflit-HEP
Nouveau paradigme écologique	ordre-NEP	conflit-NEP

Ainsi l'analyse de Seymour M. Lipset semble-t-elle correspondre à la case « ordre-HEP ». Bien qu'il reconnaisse que sa croyance en la possibilité d'une croissance continue est un « espoir » (Lipset, 1979 : 24), dans l'ensemble, cet auteur adopte une attitude très sceptique vis-à-vis de l'idée de limites écologiques. Il laisse entendre qu'un ralentissement de la croissance résultera davantage d'options politiques que de limites écologiques et conclut par un positionnement classique du HEP. Selon lui, puisqu'une réduction raisonnée de la croissance aura sans aucun doute des impacts négatifs, nous devrions opter pour une croissance continue parce que

« le postulat selon lequel la nécessité est la mère de l'invention, selon lequel la demande donnera une impulsion pour des découvertes à l'avenir comme par le passé... offre une perspective salutaire pour l'avenir aussi bien des régions développées que sous-développées » (*ibid.* : 34).

En revanche, l'analyse pessimiste de Neil J. Smelser (1979 : 222), que nous placerions dans la case « ordre-NEP », est fondée sur une proposition très proche du NEP :

« Dans un avenir proche, l'humanité exercera toujours une pression sur une limite ou une autre – s'il ne s'agit pas de pétrole, peut être d'un métal se faisant rare, difficile à remplacer ou à synthétiser ; ou il peut s'agir de certaines catégories de denrées alimentaires. Il est très difficile de ne pas envisager l'avenir comme une série constante de crises et de détournements de ressources pour les surmonter ».

De manière similaire, l'analyse approfondie de Lee Rainwater sur le besoin d'égalité concrète dans une société durable prescrit, selon le mode du HEP, *en premier lieu* une plus grande égalité et *ensuite* un ralentissement de la croissance (comme si ce dernier était principalement une question de choix). Pour cette raison, nous le placerions dans la case « conflit-HEP ». Semblant douter de la réalité des limites écologiques, ce chercheur fait aussi allusion à l'avenir d'une façon qui

rend la compétition diachronique presque méconnaissable : « Ce serait honteux si les exigences de sauvetage de la planète pour l'avenir de l'humanité devenaient un prétexte pour perpétuer les injustices que certains hommes infligent à leurs semblables » (Rainwater, 1977 : 273)¹¹. En revanche, l'évaluation plus réaliste des limites écologiques conduit Irving L. Horowitz (1977 : 12, 15) à cette conclusion politiquement déplaisante : les États-Unis doivent commencer à accepter une « révolution de la chute des attentes » afin d'affronter un avenir de pénurie croissante, situation qui répond clairement aux critères de la case « conflit-NEP ».

En somme, malgré leurs divergences d'orientations théoriques, Neil J. Smelser et Irving L. Horowitz partagent une opinion s'écartant nettement du HEP ; tous deux pensent que les sociétés humaines devront changer de manière radicale pour surmonter les limites écologiques. En revanche, Seymour M. Lipset et Lee Rainwater, qui perçoivent également les impacts négatifs de la pénurie, se rabattent en fin de compte sur un positionnement totalement conforme au HEP – en espérant que les problèmes puissent être évités grâce au maintien de modèles traditionnels de croissance.

Notre objectif n'est pas d'affirmer que le clivage HEP-NEP annule et remplace les clivages traditionnels, mais de démontrer qu'il est *tout aussi réel* – et que, au moins dans certains cas, il peut être plus important. Par conséquent, nous nous attendons à ce que les théories du conflit et de l'ordre existantes – découlant toutes deux du HEP traditionnel – subissent de profondes modifications pendant que leurs tenants essaient de les ancrer plus explicitement dans le NEP (pour une tentative de réconcilier le marxisme avec les contraintes écologiques reconnues par le NEP, voir par exemple Enzensberger, 1974). Évidemment, ceci soulève la question de savoir si, par exemple, le NEP-marxisme aura plus de points communs avec le HEP-marxisme traditionnel ou avec d'autres perspectives théoriques du NEP. Seul l'avenir le dira. Si aucun paradigme n'est spécifique au point d'engendrer automatiquement une théorie à part entière, chacun soulève certains types de questions abordables et d'hypothèses plausibles (Catton, Dunlap, 1978b).

Conclusion

Étant données les contraintes écologiques inhérentes à un âge de post-abondance, les sociologues auront besoin de nouveaux types de questions et d'hypothèses auparavant inconcevables. Nous espérons qu'un nombre croissant d'entre eux (et d'autres spécialistes en sciences sociales) estimeront nécessaire de supprimer les œillères imposées par le HEP. La reconnaissance des anomalies provoquées par les impacts des contraintes écologiques sur une espèce qui pensait en être exempte fera pression pour adopter une vision du monde écologiquement plus

¹¹ Naturellement, nous ne sommes pas en désaccord avec les préoccupations d'ordre moral de L. Rainwater à propos des inégalités actuelles. Nous estimons plutôt qu'il ne reconnaît pas assez la gravité des problèmes d'équité intertemporelle.

réaliste. Notre explication du NEP est une tentative pour promouvoir le besoin de réalisme. Nous sommes encouragés par les preuves de l'ancrage manifeste de ce nouveau paradigme au-delà de l'espace encore modeste, mais en croissance, de la sociologie environnementale et dans les travaux d'au moins quelques membres éminents (par exemple Neil J. Smelser et Irving L. Horowitz) de la sociologie « conventionnelle ».

Cependant, il serait imprudent de prédire la disparition imminente du vénérable HEP ; lorsque son règne semblait indiscutable, des générations de spécialistes en sciences sociales ont bénéficié de la reconnaissance par les pairs en suivant ses principes. La ténacité avec laquelle un grand nombre de ses tenants défendent ses implications (face à des faits gênants) est bien illustrée dans les travaux récents de deux autres éminents sociologues. Par exemple, dans une analyse de grande ampleur de l'opposition à l'énergie nucléaire, source d'énergie qu'il estime nécessaire à la poursuite de la croissance économique et de la prospérité, Robert Nisbet (1979) considère une telle opposition comme une manifestation de la perte de « confiance dans le progrès ». Implicitement, il suggère donc que la poursuite de ces objectifs pourrait être garantie (en dépit de la pénurie écologique) si seulement nous pouvions *restaurer cette confiance*. De manière similaire, en défendant vivement la croissance économique et en attaquant sévèrement l'idée de limites physiques à la croissance, Daniel Bell (1977 : 18) assure que, « si l'on réfléchit uniquement en termes physiques, il est alors probable qu'on n'ait jamais besoin de s'inquiéter d'un épuisement des ressources ». Ce point de vue non écologique est cohérent, naturellement, avec sa vision de longue date d'une « société post-industrielle » qui est fondée sur l'absence de contraintes écologiques telles la pénurie de ressources (Marien, 1977). Toutefois, il reconnaît la possibilité de « limites sociales à la croissance ». S'il y a des limites au développement des sociétés humaines, Daniel Bell semble donc dire qu'elles *doivent être sociales* plutôt que physiques. Ceci est évidemment la réponse par excellence du HEP aux limites « anormales » affectant actuellement les sociétés humaines.

Références

- Anderson C. H., 1976, *The Sociology of Survival*, Homewood, Dorsey.
- Bell D., 1977, « Are there "social limits" to growth? », pp. 13-26, in: Wilson K. D., ed., *Prospects for Growth. Changing Expectations for the Future*, New York, Praeger.
- Bernard L. L., 1922, « The significance of environment as a social factor », *Publications of the American Sociological Society*, 16, pp. 84-112.
- Bernard L. L., 1925, « A classification of environments », *American Journal of Sociology*, 31, pp. 318-332.
- Black J., 1970, *The Dominion of Man*, Chicago, Aldine.
- Brown L. R., 1978, *The Twenty-Ninth Day*, New York, Norton.

- Burch W. R., Jr., 1971, *Daydreams and Nightmares. A Sociological Essay on the American Environment*, New York, Harper & Row.
- Burch W. R., Jr., 1976, « The Peregrine falcon and the urban poor: some sociological interrelations », pp. 308-316, in: Richerson P. J., McEvoy III J., eds, *Human Ecology. An Environmental Approach*, North Scituate, Duxbury Press.
- Buttel F. H., 1976, « Social science and the environment: competing theories », *Social Science Quarterly*, 57, pp. 307-323.
- Buttel F. H., 1978, « Environmental sociology: A new paradigm? », *American Sociologist*, 13, pp. 252-256.
- Catton W. R., Jr., 1972, « Sociology in an age of fifth wheels », *Social Forces*, 50, pp. 436-447.
- Catton W. R., Jr., 1980, *Overshoot. The Ecological Basis of Revolutionary Change*, Urbana, University of Illinois Press.
- Catton W. R., Jr., Dunlap R. E., 1978a, « Environmental sociology: A new paradigm », *American Sociologist*, 13, pp. 41-49.
- Catton W. R., Jr., Dunlap R. E., 1978b, « Paradigms, theories, and the primacy of the HEP-NEP distinction », *American Sociologist*, 13, pp. 256-259.
- Choldin H. M., 1978, « Social life and the physical environment », pp. 352-384, in: Street D., ed., *Handbook of Contemporary Urban Life*, San Francisco, Jossey-Bass.
- Dahrendorf R., 1958, « Toward a theory of social conflict », *Journal of Conflict Resolution*, 2, pp. 170-183.
- Daly H. E., 1977, *Steady-State Economics*, San Francisco, Freeman.
- Dewey J., 1937, « Human nature », pp. 531-537, in: Seligman E. R. A., Johnson A., eds, *Encyclopedia of the Social Sciences*, vol. 7, New York, Macmillan.
- Dunlap R. E., Catton W. R., Jr., 1979a, « Environmental sociology », *Annual Review of Sociology*, 5, pp. 243-273.
- Dunlap R. E., Catton W. R., Jr., 1979b, « Environmental sociology: A framework for analysis », pp. 57-85, in: O'Riordan T., Arge R. C. d', eds, *Progress in Resource Management and Environmental Planning*, vol. 1, Chichester, J. Wiley.
- Dunlap R. E., Van Liere K. D., 1978, « The "new environmental paradigm": A proposed measuring instrument and preliminary results », *Journal of Environmental Education*, 9, Summer; pp. 10-19.
- Durkheim É., 1895, *The Rules of the Sociological Method*, ed. by G. E. G. Catlin, trad. du français par S. A. Solovay et J. H. Mueller, New York, Free Press, 1950.
- Effrat A., 1972, « Power to the paradigms: An editorial introduction », *Sociological Inquiry*, 42, pp. 3-33.
- Ehrenfeld D., 1978, *The Arrogance of Humanism*, New York, Oxford University Press.
- Ehrlich P. R., Ehrlich A. H., 1972, *Population, Resources, Environment. Issues in Human Ecology*, San Francisco, Freeman.
- Enzensberger H. M., 1974, « A critique of political ecology », *New Left Review*, 84, pp. 3-31.
- Gouldner A. W., 1970, *The Coming Crisis of Western Sociology*, New York, Basic.
- Harman W. W., 1979, *An Incomplete Guide to the Future*, New York, Norton.

- Hart H., 1959, « Social theory and social change », pp. 196-238, in: Gross L., ed., *Symposium on Sociological Theory*, Evanston, Row & Peterson.
- Horowitz I. L., 1977, « Social welfare, state power, and the limits to equity », pp. 1-18, in: Horowitz I. L., ed., *Equity, Income, and Policy. Comparative Studies in Three Worlds of Development*, New York, Praeger.
- Jeffery C. R., 1976, « Criminal behavior and the physical environment », *American Behavioral Scientist*, 20, pp. 149-174.
- Kahn H., Brown W., Martel L., 1976, *The Next 200 Years. A Scenario for America and the World*, New York, W. Morrow.
- Klausner S. Z., 1971, *On Man in His Environment*, San Francisco, Jossey-Bass.
- Klausner S. Z., 1975, « Forty years in the energy desert: Life styles in a changing environment », *Forensic Quarterly*, 49, pp. 329-336.
- Kuhn T. S., 1962, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago Press.
- Landis P. H., 1949, *Man in Environment. An Introduction to Sociology*, New York, T. Y. Crowell.
- LaPiere R. T., 1965, *Social Change*, New York, McGraw-Hill.
- Lemert C. C., 1979, *Sociology and the Twilight of Man. Homocentrism and Discourse in Sociological Theory*, Carbondale, Southern Illinois University Press.
- Lenski G., Lenski J. 1978, *Human Societies. An Introduction to Macrosociology*, New York, McGraw-Hill.
- Likens G. E., Wright R. F., Galloway J. N., Butler T. J., 1979, « Acid rain », *Scientific American*, 241, October, pp. 43-51.
- Lippit V. D., Hamada K., 1977, « Efficiency and equity in intergenerational distribution », pp. 285-299, in: Pirages D. C., ed., *The Sustainable Society. Implications for Limited Growth*, New York, Praeger.
- Lipset S. M., 1979, « Predicting the future of post-industrial society: Can we do it? », pp. 1-35, in: Lipset S. M., ed., *The Third Century. America as a Post-Industrial Society*, Stanford, Hoover Institution Press.
- Luten D. B., 1978, « The limits-to-growth controversy », pp. 163-180, in: Hammond K. A., Macinko G., Fairchild W. B., eds, *Sourcebook on the Environment. A Guide to the Literature*, Chicago, University of Chicago Press.
- Marien M., 1977, « The two visions of post-industrial society », *Futures*, 9, pp. 415-431.
- Meadows D. H., Meadows D. L., Randers J., Behrens III W. W., 1972, *The Limits to Growth*, New York, Universe.
- Merton R. K., 1968, *Social Theory and Social Structure, Enlarged edition*, New York, Free Press.
- Michelson W. H., 1970, *Man and His Urban Environment*, Reading, Addison-Wesley.
- Miles R., 1976, *Awakening from the American Dream. The Social and Political Limits to Growth*, New York, Universe.
- Morrison D. E., 1976, « Growth, environment, equity and scarcity », *Social Science Quarterly*, 57, pp. 292-306.
- Mulligan L., 1978, « Energy regionalism in the United States: The decline of the national energy commons », pp. 1-12, in: Warkov S., ed., *Energy Policy in the United States*, New York, Praeger.

- Mulligan L., 1976, « Energy abundance and energy scarcity: The norm of family privacy », in: *Annual meeting of the North Central Sociological Association*, Louisville, Kentucky.
- Nisbet R., 1979, « The rape of progress », *Public Opinion*, 2 (6), June/July, p. 55.
- Odum E. P., 1975, *Ecology. The Link Between the Natural and the Social Sciences*, New York, Holt, Rinehart & Winston.
- Ophuls W., 1977, *Ecology and the Politics of Scarcity*, San Francisco, Freeman.
- Passmore J., 1974, *Man's Responsibility for Nature. Ecological Problems and Western Traditions*, New York, Scribner.
- Pirages D. C., 1978, *The New Context for International Relations. Global Ecopolitics*, North Scituate, Duxbury Press.
- Pirages D. C., ed., 1977, *The Sustainable Society*, New York, Praeger.
- Potter D. M., 1954, *People of Plenty. Economic Abundance and the American Character*, Chicago, University of Chicago Press.
- Rainwater L., 1977, « Equity, income, inequality and the steady state », pp. 262-273, in: Pirages D. C., ed., *The Sustainable Society. Implications for Limited Growth*, New York, Praeger.
- Renshaw E. F., 1976, *The End of Progress. Adjusting to a No-Growth Economy*, North Scituate, Duxbury Press.
- Ritzer G., 1975, *Sociology. A Multiple Paradigm Science*, Boston, Allyn & Bacon.
- Schnaiberg A., 1980, *The Environment. From Surplus to Scarcity*, New York, Oxford University Press.
- Schnaiberg A., 1975, « Social syntheses of the societal-environmental dialectic: The role of distributional impacts », *Social Science Quarterly*, 56, pp. 5-20.
- Sessions G., 1974, « Anthropocentrism and the environmental crisis », *Humboldt Journal of Social Relations*, 2, Fall/Winter, pp. 71-81.
- Smelser N. J., 1979, « Energy restriction, consumption, and social stratification », pp. 215-228, in: Unseld C. T., Morrison D. E., Sills D. L., Wolfeds C. P., eds, *Sociopolitical Effects of Energy Use and Policy*, Washington, National Academy of Sciences.
- Stanley M., 1968, « Nature, culture and scarcity: Foreword to a theoretical synthesis », *American Sociological Review*, 33, pp. 855-870.
- Stobaugh R., Yergin D., eds, 1979, *Energy Future. Report of the Energy Project at the Harvard Business School*, New York, Random House.
- Thomas W. I., 1909, *Source Book for Social Origins*, Chicago, University of Chicago Press.
- Timasheff N. S., 1967, *Sociological Theory. Its Nature and Growth*, New York, Random House.
- Van Slambrouck P., 1980, « US energy "bank account" shrinks, but more slowly », *Christian Science Monitor*, May 8.
- Van Til J., 1979, « Spatial form and structure in a possible future: Some implications of energy shortfall for urban planning », *Journal of the American Planning Association*, 45, pp. 318-329.
- Watt K. E. F., Molloy L. F., Varshney C. K., Weeks D., Wirosard-Jono S., 1977, *The Unsteady State. Environmental Problems, Growth, and Culture*, Honolulu, University Press of Hawaii.
- Webb W. P., 1952, *The Great Frontier*, Boston, Houghton Mifflin.

- White L., Jr., 1967, «The historical roots of our ecologic crisis », *Science*, 155, pp. 1203- 1207.
- Williams R. M., Jr., 1970, *American Society. A Sociological Interpretation*, New York, Knopf.
- Wilson I., 1977, «The changing metabolism of growth », pp. 143-160, in: Wilson K. D., ed., *Prospects for Growth. Changing Expectations for the Future*, New York, Praeger.
- Yankelovich D., Lefkowitz B., 1980, « National growth: The question of the 80's », *Public Opinion*, 3, 44-49 , December/January, pp. 52-57.